

UNCUT GEMS

Synopsis

Bijoutier new-yorkais particulièrement charismatique, Howard Ratner (Adam Sandler) est constamment en quête d'un nouveau gros coup. Alors qu'il fait plusieurs paris extrêmement risqués, Howard se retrouve sur la corde raide : il pourrait devenir très riche ou, tout aussi bien, perdre sa bijouterie et sa famille. Et malgré la menace d'adversaires redoutables, il continue à croire que la fortune n'est pas loin. Quitte ou double...

Conversation entre les frères Safdie et Matt Zoller Seitz

MZS : Commençons par une question toute simple : comment est né ce film ? Quelle en est la genèse ?

Josh : On avait réalisé un film, LENNY AND THE KIDS, qui tentait de porter un regard d'adulte sur notre enfance. Il parlait de la manière dont se constitue la mémoire. On a terminé le film en 2009 et il est sorti la même année. Ensuite, on a entamé l'écriture de la première version de ce qui allait devenir UNCUT GEMS. C'était le film qu'on voulait faire juste après.

On a terminé la première mouture vers la fin 2009-début 2010. Cette version initiale partait un peu dans tous les sens. On voulait que le film soit nourri par les anecdotes que notre père nous racontait sur l'époque où il travaillait dans le Diamond District [quartier des joailliers de Manhattan, NdT]. D'ailleurs, il travaillait pour un certain Howard.

MZS : Donc, si je comprends bien, le type campé par Adam Sandler ne s'inspire pas de votre père ? Mais d'une connaissance de votre père ?

Benny : En réalité, il ne s'inspire de personne.

Josh : C'est un composite de plusieurs personnes. Je ne suis pas Howard, mais il y a pas mal de moi chez lui. [à Benny] Tu vois ce que je veux dire ? Il n'a rien à voir avec notre père. Mais ce qu'il fait dans le film fait écho à la personne qu'était notre père.

Benny : Un peu.

MZS : Votre père est-il encore en vie ?

Josh : Il est en vie. Il est plutôt jeune. Je dirais qu'il a dans les 60 ans...

Benny : 61 ans.

MZS : Vous aviez quel âge quand votre père a arrêté de travailler dans le Diamond District ?

Josh : Je crois bien que j'avais 6 ans. Mais j'ai des souvenirs de cette période. Je me souviens d'Howard. Je me souviens de la petite voiture de la société. Une petite voiture blanche toute

pourrie dans laquelle on passait notre temps à sillonner le quartier. C'est à cette époque qu'il a rencontré sa copine avec laquelle il est resté longtemps. Ce n'était pas quelqu'un de bien, elle avait pas mal de problèmes, mais peu importe. Il l'a rencontrée alors qu'il travaillait dans le Diamond District et dans le négoce de bijoux. Toutes les anecdotes qu'il nous racontait faisaient penser à des mini-polars. Chacune d'entre elle évoquait une série B policière qu'on avait envie de voir au cinéma. Chacune d'entre elles !

Benny : On avait l'impression que ce qui se passait dans ce quartier n'aurait pas pu se passer nulle part ailleurs.

Josh : Et bizarrement, aucune de ces anecdotes ne s'est retrouvée dans le scénario. La première version du script d'UNCUT GEMS est née de ce qu'on imaginait être à l'origine de ces anecdotes. On a tenté d'apporter notre propre point de vue sur ces personnages. Mais la première version était très décousue. Elle faisait presque penser à un pilote de série télé – c'était le reproche qu'on nous faisait en tout cas – qui, dans le meilleur des cas, permettait de nous présenter tous les personnages. C'était un premier jet...

Au départ, on avait l'idée d'une histoire se déroulant dans ce quartier barbare et visiblement arriéré. Elle se passait sur la 47^{ème} rue, à New York, dans un univers rétrograde. Là-bas, toutes les transactions se font en espèces. Il n'y a pas de contrat écrit : tout repose sur la parole donnée et le commerce de ces petites choses auxquelles les gens attribuent de la valeur – les bijoux et les pierres précieuses. Des petits objets souvent très anciens répandus dans un monde essentiellement moderne.

Et cet univers était marqué par la criminalité, la duplicité et la cupidité.

MZS : Qu'il s'agisse de l'argent, des pierres et des métaux précieux, rien n'a de valeur en soi.

Josh : Non. Pas même l'argent liquide. Ce n'est que du papier. Quoi qu'il en soit, on a finalisé cette première version et c'est alors qu'on a décidé de travailler avec Ronnie. Après LENNY AND THE KIDS, on a noué une collaboration avec Ronnie qui ne s'est jamais démentie.

MZS : Précisons que Ronnie est Ron Bronstein, le scénariste et monteur avec qui vous travaillez régulièrement.

Benny : C'est amusant de le définir seulement par ces fonctions-là, mais c'est vrai.

Josh : Dès qu'on s'est attelés à l'écriture avec Ronnie, on est allés beaucoup plus au fond des choses. On a creusé les thématiques et le projet est devenu un film beaucoup plus important et complexe. On a pris conscience qu'on était en train de développer un film très ambitieux. Mais on n'avait pas suffisamment fait nos preuves pour s'attaquer à un tel projet. LENNY AND THE KIDS était un petit film. Le long métrage qu'on a fait ensuite s'est révélé être encore plus modeste que LENNY AND THE KIDS parce qu'on n'a pas réussi à réunir les financements qu'il nous fallait...

Benny : ... pour faire GEMS. On a fini par tourner un documentaire sur un joueur de basket-ball [Lenny Cooke]. On a donc enchaîné avec ce docu avant MAD LOVE IN NEW YORK.

Josh : Oui, je parlais de long métrage de fiction, mais tu as raison. On a tourné LENNY COOKE après LENNY AND THE KIDS.

MZS : Vous adorez le basket...

Benny : Je dirais que c'est plutôt une addiction.

Josh : C'est le cas depuis qu'on est gamins. Je me souviens des Knicks qui ont perdu en 94. J'avais dix ans et j'ai été profondément meurtri. Encore aujourd'hui, je ne peux pas entendre ou voir John Starks [ancien joueur de basket-ball américain, NdT] sans ressentir un pincement au cœur... On adore le basket en raison du caractère obsessionnel de ce sport.

Benny : Dans le documentaire, on s'intéressait à une icône déchue – c'était ce qu'était devenu le personnage. Il nous a fallu trois ans pour réaliser ce documentaire. Le plus amusant, c'est qu'en faisant ce documentaire, on a beaucoup mieux cerné la construction narrative d'une fiction, parce que dans un documentaire, il y a des éléments narratifs qu'on ne peut pas supprimer.

Josh : Mais chemin faisant, on avait toujours en ligne de mire UNCUT GEMS.

Quand on était dans le Diamond District en 2013 pour faire des recherches, j'ai rencontré une jeune femme, Arielle Holmes, qui était très intéressante et qui s'habillait avec beaucoup d'élégance. Je lui ai dit qu'elle devrait participer à notre film. Et puis, j'ai appris à la connaître un peu mieux. Il se trouve que sa vie ne correspondait pas à ma vision de l'univers de la 47^{ème} rue. Elle était SDF et héroïnomane. J'ai fini par l'aider et à la payer pour qu'elle écrive un récit autobiographique. Comme le projet de GEMS ne décollait toujours pas, on s'est totalement investis dans cet autre univers. Et on a fini par adapter son récit et par s'orienter dans une nouvelle direction : c'est comme ça qu'on a tourné MAD LOVE IN NEW YORK. Une intrigue qui, d'une manière très étrange, est inscrite dans UNCUT GEMS puisque MAD LOVE IN NEW YORK s'attache essentiellement à une relation assez toxique mais aussi puissamment romantique. J'imagine que c'est elle qui a donné lieu à la relation entre Julia et Howard dans UNCUT GEMS.

Benny : D'entrée de jeu, il y avait cette dimension de série B policière dans GEMS, mais en travaillant avec Ronnie, elle s'est précisée et a pris davantage d'ampleur. On n'était pas vraiment prêts à aborder l'aspect polar du projet. En réalité, on ne savait pas comment s'y prendre pour faire un film de genre. Et c'est alors qu'on s'est attelés à GOOD TIME.

MZS : Du coup, vous avez ce gâteau qui s'appelle LENNY AND THE KIDS et puis vous avez envie de préparer un autre gâteau avec deux couches de crème supplémentaires : UNCUT GEMS. Mais vous vous détournez constamment de votre objectif en vous attelant à d'autres projets. Pourtant, chacun de ces projets enrichit ce qui, au final, deviendra UNCUT GEMS. C'est ainsi que GEMS, au final, est un gâteau à six couches au lieu de deux.

Josh : Oui, c'est une manière de voir les choses. (rires) Ces projets étaient surtout l'occasion d'apprendre car ils se sont enchaînés naturellement les uns après les autres.

MZS : J'ai immédiatement été captivé par le film, dès ce plan d'ouverture où vous filmez la pierre en très gros plan, puis la traversez pour aboutir – j'imagine – dans l'appareil digestif du protagoniste. Cela m'a presque fait penser à la séquence du monolithe de 2001 L'ODYSSÉE DE L'ESPACE.

Josh : C'est drôle que vous parliez de ça parce que 2001, qui est sans doute l'un des plus grands films jamais réalisés, nous a, curieusement, beaucoup inspirés – avec cette idée que l'univers existe en chacun de nous. C'est nous, en réalité, qui sommes les extraterrestres. Nous sommes porteurs de l'émerveillement de l'homme. Nous sommes tous, à titre individuel, des monolithes. Nous avons tous ces histoires délirantes à raconter.

MZS : La pierre elle-même semble avoir un pouvoir magique et les gens s'y projettent en la contemplant. Comme Fred C. Dobbs dans LE TRÉSOR DE LA SIERRA MADRE.

Josh : C'est certain.

MZS : On peut se laisser submerger par une cupidité presque lascive.

Benny : Oui, mais seulement pour quelques personnes. Tous ceux qui contemplent la pierre ne ressentent pas l'aura qu'elle dégage. Mais c'est le cas de tout objet de valeur, non ? C'est parfaitement subjectif.

MZS : Et Howard ? Quand j'ai vu le film la première fois, j'ai cru me souvenir qu'il faisait partie des personnages fascinés par la pierre, mais en le revoyant, je me suis rendu compte que je m'étais trompé. Il n'est pas dans la fascination.

Josh : Non, en effet. C'est curieux que vous ayez cru le contraire.

Benny : Il aimerait être fasciné par la pierre et pouvoir s'y projeter.

MZS : J'imagine qu'il est la pierre.

Josh : Oui, il est la pierre. Il est incapable de se laisser embarquer par elle. Mais [Kevin] Garnett, lui, voit la pierre – et la voit *vraiment*, tout comme le spectateur. C'est aussi le cas des deux mineurs éthiopiens au début. Ils la voient vraiment.

Benny : Absolument.

Josh : Ils la voient et se disent "C'est notre moyen de nous tirer d'ici. C'est notre rêve. Notre rêve se trouve dans la pierre". Et ils réussissent à s'en sortir. Ils étaient dans un contexte où ils étaient totalement exploités – et ils s'en sont tirés. On n'est pas spectateur de leur trajectoire mais Kevin et Howard esquissent son évolution vers la fin.

Benny : Howard a une proximité [avec la pierre] mais il ne s'en rend pas compte.

Josh : On ressent cette proximité, mais lui ne s'en rend pas compte. Et il y a ce moment très éloquent où il regarde la pierre après coup, après la séquence de la vente aux enchères – il sort la pierre du coffret et la regarde, il l'étudie. Et on n'entend aucune musique – rien du tout.

MZS : Pourquoi n'y a-t-il pas de musique à ce moment-là ?

Benny : C'est une importante décision qu'on a dû prendre. On a pas mal hésité.

Josh : Fallait-il évoquer l'âme de la pierre dans cette scène ? Ou Howard passe-t-il totalement à côté de ce qui se passe à ce moment-là ? Est-ce que Howard cherche à obtenir quelque chose [de la pierre] sans y parvenir ?

À ce moment-là, est-ce que ce n'est qu'une pierre totalement quelconque aux yeux de Howard, comme le lui dit Demany, le personnage campé par Lakeith [Stanfield] ? Il lui balance : "Il t'a proposé 250 000 dollars pour un putain de caillou !" C'est une scène qui donne à réfléchir parce qu'on se dit "au fond, ce n'est qu'un caillou". Tout comme quand on disait tout à l'heure que l'argent, ce n'est que du papier. Cette pierre précieuse n'est qu'un caillou... mais est-ce bien le cas ? Pour autant, une pierre n'a pas de conscience.

Benny : Mais cette pierre existe depuis 65 millions d'années.

MZS : Une pierre peut-elle avoir une conscience ?

Josh : Certains prétendent que oui. Ça relève du panpsychisme ou d'un truc du genre... Je n'y crois pas trop. Ceci dit, après UNCUT GEMS...

Benny : La plupart de ces questions proviennent d'une découverte qu'on a faite quand on était petits et qui, d'ailleurs, nous a beaucoup inspirés pour ce film : la Galerie de Minéralogie du Musée d'histoire naturelle. L'homme qui a conçu cet espace dans les années 70, William F. Pederson, se demandait comment rivaliser avec les dinosaures, les espèces animales et tous les êtres vivants présents dans le musée.

Il s'est dit qu'il fallait créer un espace où on peut réfléchir et vivre une expérience sensorielle pour, ensuite, pouvoir comprendre les pierres. C'est pour ça que les pierres n'étaient pas exposées comme on aurait pu s'y attendre, mais qu'on ne les découvrait qu'après avoir emprunté un parcours labyrinthique. La salle n'existe plus – elle a été fermée pour rénovation il y a un an – mais le principe, au départ, c'était de se dire que la seule façon d'apprécier vraiment ces pierres, c'était de se plonger au préalable dans un processus de réflexion intense pour en avoir ensuite une perception sensorielle.

Josh : L'esthétique de la Galerie de la Minéralogie, sa structure asymétrique, les moquettes etc., tout, étrangement, correspondait à l'architecture du film.

Benny : Totalement. Comme si la Galerie était un de nos partenaires.

MZS : Pourquoi avez-vous choisi une opale et non un diamant ?

Benny : L'opale est surnommée la "pierre des joueurs". Parce que tout se joue dans le regard de celui qui la désire.

Josh : Autrefois, les opales étaient un symbole de richesse. Aujourd'hui, elles sont tombées en désuétude. Une opale n'est pas comme un diamant. Je serais tenté de dire que c'est beaucoup plus subtil. Une opale précieuse rapporte beaucoup plus par carat qu'un diamant IF [sans défaut interne]. Dans le cas des diamants, on peut faire des tests géologiques et se dire : "voilà une mine où on va sans doute pouvoir extraire le type de diamants qu'on recherche". Avec une opale, c'est plus difficile. Plus mystérieux. Dans certaines régions du monde, on trouve des opales noires... mais c'est plus rare et elles sont beaucoup moins nombreuses que les diamants.

Benny : Et on peut pas mal tricher en taillant un diamant et en lui donnant la forme que l'on veut. Mais une opale impose une présence à elle toute seule – ses couleurs et la manière dont elles se révèlent dans la lumière. Quand on taille une opale, la seule chose qu'on puisse faire, c'est de ne pas la détruire. Car en la taillant, on ne peut pas vraiment lui donner une forme. Il s'agit surtout de préserver sa valeur et d'en faire ressortir les couleurs.

MZS : Puisque vous parlez de donner forme à cette matière brute, évoquons le montage, le travail sur le son et la manière dont vous présentez les informations au spectateur. Vous ne cherchez pas forcément d'esthétisation. Il y a pourtant quelques très beaux plans, notamment quand on plonge dans la pierre. Mais le film, pour l'essentiel, cherche à nous faire vivre les événements en même temps que les personnages. Vous bombardez le spectateur d'informations en permanence, à travers les images, mais aussi grâce aux effets sonores. Votre mixage fait penser au dispositif prisé par Robert Altman : plusieurs personnages parlent en même temps pendant qu'on perçoit des bruits de fond comme une scie, un téléphone portable ou la circulation.

Josh : Robert Altman, à lui tout seul, a bouleversé la conception du son au cinéma.

Benny : Il nous a beaucoup influencés. À nos yeux, c'est le maître du son au cinéma et, plus généralement, du dispositif permettant de ressentir ce métissage sonore. On y a consacré pas mal de temps. On voulait que le son fuse de partout. Il fallait que cet univers soit d'une grande richesse sensorielle. On avait tellement le sentiment que ce tournage était vibrant qu'il fallait que la palette sonore palpait, elle aussi, qu'elle respire...

MZS : Comment avez-vous filmé les acteurs pour obtenir un tel rendu sonore ?

Benny : Toutes les scènes dans la boutique de Howard ont été tournées en plateau.

MZS : Intéressant. Comme vous avez tourné l'essentiel du film en décors naturels, à New York, j'étais convaincu que c'était aussi le cas de ces scènes-là. Mais vous avez donc construit le décor de la boutique de Howard ?

Josh : Oui, à Long Island, dans les studios de Gold Coast, à Bethpage. C'est d'ailleurs là qu'a été construit le module lunaire de la mission Apollo 11. Et c'est donc au même endroit qu'on a construit les locaux de la société KMH. J'ai passé beaucoup de temps – presque dix ans – dans le Diamond District à observer ces boutiques, à traîner dans certaines, et même à y faire des bouts d'essai en 2013. Avec Sebo [le producteur Sebastian Bear McClard], on se faisait bien voir de leurs responsables, on prenait des photos de pas mal de choses, et on s'est constitué une sorte de banque d'images un peu délirante. Du coup, au moment voulu, on savait à quoi ressemblait ce type de boutique. Mais je ne voulais pas reproduire un magasin existant. On voulait inventer notre propre bijouterie car Howard a une très forte personnalité.

On a fait la même chose pour le casting. On avait pas mal de gens de la production infiltrés qui sillonnaient le Diamond District et faisaient des recherches pour les différents chefs de poste : ils cherchaient des babioles, et prenaient des notes sur des tas de choses, si bien qu'en arrivant sur le plateau, on a pu reconstituer le quartier avec authenticité.

Pour le personnel de la bijouterie, on a recruté pas mal de gens qui travaillaient dans le Diamond District. Par exemple, on a engagé un coursier du nom de Darien. Et puis, on a fait appel à des gens pour conseiller Adam Sandler. Il a passé pas mal de temps avec un type en particulier, qui bossait vraiment dans le quartier des joailliers, qu'il suivait pendant la prépa. Il s'appelle Todd. C'était moins un conseiller technique qu'un... conseiller spirituel, je dirais. Vous voyez ce que je veux dire ? Il s'agissait de l'aider à se plonger dans...

Benny : ... une atmosphère.

MZS : C'était un "conseiller d'atmosphère".

Josh : oui, un conseiller d'atmosphère, c'est ça ! Il a permis à Adam de bien cerner l'atmosphère des lieux et il a instauré une atmosphère sur le plateau. Il a même essayé de conclure des transactions dans notre boutique ! Il avait une cliente à Syosset, à Long Island, et il lui a donné rendez-vous sur le plateau parce que ça le faisait mousser de montrer qu'il connaissait Adam Sandler. Il a essayé de lui vendre des bijoux dans notre faux magasin.

Benny [en tenant un bijou imaginaire] : "Regardez-moi ça !"

MZS : Est-ce qu'il a essayé de vendre quoi que ce soit à Kevin Garnett ?

Benny : Tu parles ! Il disait à Kevin : "Kevin, tu devrais passer à la boutique".

Josh : Tout ça contribuait à transformer le plateau. On n'avait même plus l'impression d'être sur un plateau de cinéma. Certains des gens qui travaillaient sur le tournage [et qui venaient du Diamond District] se connaissaient. Quand ils ont aperçu Darien, notre coursier, ils ont dit "Ce serait pas Darien ? Putain, mais comment vous avez fait pour dégoter Darien ?" Darien est le coursier de FedEx qui bosse sur la 47^{ème} rue.

Benny : On raconte que Darien n'a pas pris un seul jour de repos en trente ans.

Josh : En trente ans ! C'est un super gros bosseur ! On lui a demandé de jouer le coursier qui est un personnage important. Il n'y a pas de rôles subalternes.

On a donc réuni tous ces mecs du quartier, dont la plupart se connaissaient, et on voulait simplement qu'ils parlent et agissent naturellement.

Benny : Tout le monde se parlait.

Josh : En permanence. Alors qu'on tournait, il y en avait deux qui discutaient dans un coin, et deux autres qui parlaient un peu plus loin. Le premier jour du tournage, on était avec Sandler et Lakeith, et on tournait un champ-contrechamp d'eux deux en train de discuter – et on a encouragé tous les autres à continuer à vaquer à leurs occupations et à parler librement. Je crois que ça a désinhibé Lakeith. Sandler aussi. On a gommé l'artifice consistant à mettre en scène une "conversation privée" au sein d'un espace public.

Benny : On a constamment eu recours à ce dispositif. On laissait tous les acteurs parler en permanence. C'était notre principe de base.

MZS : Quand tous ces gens, dont certains se connaissaient avant, parlent tous en même temps sur le plateau, comment faites-vous pour les enregistrer et pour qu'ils restent intelligibles pour le spectateur ? Est-ce que chacun est équipé d'un micro ?

Benny : Pour être précis, tous ceux qui, sur le plateau, ont quelques lignes de dialogue ne sont pas équipés d'un micro en permanence. Seuls ceux qui sont à l'écran sont concernés. On a vraiment mis en valeur les dialogues. Pour autant, les autres, en arrière-plan, discutent et on les entend.

On a aussi remplacé pas mal de dialogue après coup pour mettre ce dispositif en valeur. On notait ce que disaient les figurants hors champ, et par la suite, on récrivait leurs propos pour que ça soit un peu plus écrit et un peu plus clair, et on leur demandait de revenir pour réenregistrer leurs dialogues. Ça nous permettait d'avoir une base sonore réaliste. Et il fallait qu'on arrive à l'intégrer dans nos scènes. On guettait les respirations de la conversation et c'est là qu'on insérait ces dialogues d'arrière-plan.

MZS : Vous êtes en train de me dire qu'en plus des dialogues à proprement parler, vous écrivez parfois d'autres dialogues qu'on va entendre – mais dont on ne verra pas les personnages – et qui restent en arrière-plan par rapport aux dialogues principaux ?

Josh : Et oui ! Quand on a envoyé au producteur Scott Rudin notre relevé de dialogues pour la post-synchro, il faisait 45 pages ! Par la suite, Scott et Eli [Bush, également producteur] nous a dit : "Vous avez écrit un tout autre film avec ces nouveaux dialogues".

Benny : On pouvait avoir deux personnes qui discutent dans la bijouterie présents à l'image, deux autres qui parlent dans la pièce voisine et qu'on entend, et puis on pouvait ajouter encore les sonneries de portables et un bruit de perceuse à proximité etc. On voulait donner

le sentiment que cet endroit est animé et vivant, parce que lorsqu'on se trouve dans une de ces boutiques, c'est exactement comme ça que ça se passe.

Josh : Ça fait partie de la vie excessive que mène Howard.

Benny : On retrouve ce côté excessif dans le montage. Avec Josh, on a tourné pas mal d'images en variant les axes de prises de vue et, au montage, Ronnie et moi n'avons jamais renoncé à un plan : on voulait faire sentir au spectateur qu'il vivait, lui aussi, ces événements en temps réel, en filmant la scène sous tous les angles possibles.

MZS : Comment avez-vous intégré les jeux d'argent et le sport à l'intrigue ? Est-ce lié à votre documentaire sur le basket-ball ?

Benny : Cela faisait partie du projet depuis le début. Le documentaire est plutôt une résultante qu'une source d'inspiration. D'emblée, nous avons plusieurs versions du personnage d'Howard qui faisait des paris sur le basket. Tout comme nous avons, dès le départ, envisagé cette idée que la pierre donne à celui qui la possède le sentiment qu'il pourrait décupler ses exploits. Au fil des années, on s'est constamment référé à ces joueurs qui disputent des "matchs avec la pierre".

MZS : Comme lorsqu'un sportif joue tellement bien qu'on se dit qu'il a la pierre sur lui ?

Josh : Exactement ! On se dit dans ces moments-là : "Regarde-le, il a la pierre ! Il a la pierre !"

MZS : En tant que scénaristes, quel est l'intérêt du celui qui pratique les jeux d'argent ?

Josh : C'est le personnage le plus romantique au monde. C'est aussi la personne qu'on a envie de gifler et d'obliger à redescendre sur terre. Car le romantisme peut être enivrant. On est tenté de lui dire "eh mec, reprends-toi en main". Mais les joueurs veulent toujours tenter "un dernier coup". Ce sont d'éternels optimistes parce que, dans leur esprit, la chance va finir par leur sourire.

Benny : Il faut voir Josh dans un casino... C'est hallucinant.

MZS : Howard joue à la fois sa vie personnelle et son magasin.

Josh : C'est un joueur invétéré. Il est du genre à prendre tous les risques. D'un certain côté, c'est joyeux et euphorisant, mais de l'autre, c'est la voie vers la misère et le désespoir – et il fait vraiment un numéro d'équilibriste.

MZS : Je n'ai pas le sentiment qu'il soit très heureux, sauf quand il est sur le point de tout perdre.

Josh : Oui, parce qu'il pense encore qu'il va rafler la mise. Quand on ressent très fortement les choses, on se sent vivant.

Je pense à cette phrase de Dylan dans "My Back Pages" : "J'étais tellement plus âgé à l'époque / Je suis plus jeune à présent". Étrangement, ça définit Howard. Quand il était plus jeune, qu'il bâtissait son empire et qu'il était tout jeune père, il se disait "il faut que j'aie des enfants. Et il faut que je crée ma société". Il a obtenu tout ce qu'il voulait et maintenant qu'il est plus âgé, il se sent très juvénile et éprouve le besoin de tout risquer. Il veut de nouveau se sentir submergé par le champ des possibles qui s'étend à l'infini quand on est tout jeune.

MZS : On dirait un personnage d'Adam Sandler !

Josh : Il peut arriver qu'Howard discute avec quelqu'un tout en sachant que d'autres personnes bavardent dans la pièce voisine. Et il a le sentiment qu'il peut intervenir dans cette autre conversation, puis l'abandonner à tout moment. Et Sandler comprend cet état d'esprit. Il peut se comporter de la même façon dans la vie. Le plus beau cadeau que nous ait fait ce film, c'est d'avoir pu rencontrer Adam Sandler et d'avoir appris à le connaître intimement. C'est un génie.

Je n'avais encore jamais vu un acteur – et les humoristes qui pratiquent le stand-up y parviennent sans doute très bien – réussir à s'approprier des tonnes de dialogues et à jouer un type comme Howard, proche d'Al Goldstein [rédacteur en chef d'un magazine porno à la fin des années 60, NdT], qui passe son temps à parler, parler, parler...

Benny : Comme vous pouvez vous en douter, il y avait beaucoup de dialogues dans notre scénario.

Josh : Comme vous l'avez vu, Howard passe son temps à causer – c'est un véritable moulin à paroles. Ce n'est pas facile de jouer un personnage pareil et Sandler est capable de mémoriser énormément d'informations si bien qu'il est capable de travailler en toute liberté : les infos qu'il a stockées dans son cerveau sont comme une île sur laquelle il peut se réfugier quand il s'aventure en bateau et qu'il improvise. Il faut un esprit supérieur pour y parvenir. C'est son cas.

Dans la vie, Sandler est capable de parler incessamment tout en étant attentif d'une manière extraordinaire. Il est "multitâches" comme seuls les jeunes de la génération Z savent l'être.

MZS : Quelle est la force d'Adam Sandler comme acteur et humoriste ? Qu'est-ce qu'elle vous évoque ?

Josh : Notre père, quand on était gamins, nous avait acheté les deux premiers enregistrements de Sandler en cassette. Il nous a montré pas mal de films, des films majeurs, mais ces deux cassettes étaient très, très...

Benny : ... très denses et complexes. Ce sont surtout des scènes qui reposent sur les dialogues. Comme des histoires qui créent des univers à part.

Josh : Des spectacles comiques à l'ancienne. On avait une relation de grande proximité avec les disques d'Adam Sandler, Benny et moi. On a appris pas mal de choses sur la sexualité et la comédie en l'écoutant, lui et Howard Stern, parce qu'on avait 8 et 6 ans.

MZS : Comment deux gamins comme vous ont-ils pu se sentir concernés par cet humour ?

Benny : On se disait juste "Ce mec est génial. Il nous apprend des tas de trucs". Mais il était aussi très drôle. C'était un adulte mais c'était aussi un gamin, tout comme nous. C'est fascinant de se rendre compte qu'on peut être adulte et avoir encore un esprit d'enfant. Il dégage cette humanité même quand il est abrupt. Son humanité émane de lui en permanence et c'était essentiel pour ce film parce qu'il ne faut jamais cesser d'aimer Howard.

Josh : Oui, comme une pierre, Howard est brut de décoffrage mais on perçoit sa beauté.

MZS : A-t-il donné son accord de participer à UNCUT GEMS immédiatement ?

Josh : Non. On lui a d'abord soumis une version de ce scénario en 2012. Il a décliné. Ou peut-être que quelqu'un qui travaille avec lui a décliné. On sait qu'il ne l'a jamais lue.

MZS : Avez-vous compris pourquoi ?

Josh : Non ! À l'époque, on nous a juste dit "Adam Sandler a décliné".

Benny : Pour être tout à fait honnête, ils se sont sans doute demandé "putain, mais qui sont ces mecs ?"

Josh : Oui, c'est un peu gênant... C'était notre égo... qui nous a poussés à croire qu'on pouvait lui envoyer un scénario. Mais pour qui on se prenait, bordel ? On avait fait un tout petit film et on s'imaginait qu'on allait pouvoir diriger Adam Sandler dans notre prochain long métrage ? Circulez, y'a rien à voir ! Et pourquoi nous aurait-il dit oui ? C'est l'une des plus grandes stars au monde.

Je n'en veux pas à son agent, même si aujourd'hui je charrie Sandler là-dessus en lui disant "Et dire que tu as décliné le projet !" Mais après un long et sinueux parcours, nous voilà réunis dans le meilleur contexte possible. Les choses n'arrivent pas par hasard.

MZS : PUNCH DRUNK LOVE – IVRE D'AMOUR, SPANGLISH, THE MEYEROWITZ STORIES... tous ces films prouvent qu'Adam Sandler est un acteur complexe qui peut tenir des rôles dramatiques.

Josh : Je trouve que tous ses films prouvent à quel point il est doué. DEMAIN ON SE MARIE, PUNCH DRUNK LOVE, BIG DADDY, BILLY MADISON, TERMINAGOLF... BIG DADDY s'inspire de A THOUSAND CLOWNS. Le fait que Jason Robards, acteur principal de A THOUSAND CLOWNS, soit à l'affiche de MAGNOLIA de Paul Thomas Anderson, et que Sandler soit le comédien principal de PUNCH DRUNK LOVE, également signé Paul Thomas Anderson, n'est pas un hasard. Anderson était sur le plateau de LITTLE NICKY dans lequel joue Sandler.

MZS : Paul Thomas Anderson était censé remplacer Robert Altman si jamais il décédait avant de terminer THE LAST SHOW. Et on en revient à Robert Altman...

Josh : Le fait qu'Adam Sandler puisse tourner à la fois PUNCH DRUNK LOVE et SPANGLISH – ou des comédies comme THE WATERBOY, BILLY MADISON et TERMINAGOLF qui sont devenues culte aux États-Unis – témoigne de l'étendue de son registre. À chaque fois, il est extraordinaire.

MZS : Comment Adam Sandler s'est-il glissé dans la peau d'Howard ? Où a-t-il puisé son énergie ?

Benny : Il est totalement naturel.

Josh : Et très expressif.

Benny : Quand on le voit, on a le sentiment que tout ce qu'il vit lui arrive vraiment. C'est vrai de tous ses films, aussi déjantés soient-ils. Il campe un personnage fictif qui affronte de vrais problèmes.

MZS : Qu'est-ce qui a fini par le faire changer d'avis et vous donner son accord ?

Josh : Il a vu GOOD TIME, qu'il a adoré, et il nous a dit : "C'est un film délirant. Je n'avais jamais rien vu de tel jusque-là. Quel est votre prochain projet ?" Et on lui a répondu : "Ah, eh bien, nous avons ce projet qu'on vous a envoyé il y a longtemps". Du coup, il l'a lu et il nous a immédiatement rappelés en nous faisant comprendre que c'était un projet qui lui tenait à cœur.

Sandler est quelqu'un de sérieux. Si je dis "bourreau de travail", on est encore loin du compte. Il passe son temps à bosser. Il en a besoin pour se stimuler intellectuellement.

Benny : On est allés à Montréal où il tournait MURDER MYSTERY. On s'y est rendus de nuit. On s'est retrouvés dans une chambre d'hôtel où on a fait, rien que tous les trois, une lecture de UNCUT GEMS.

Josh : On a d'abord diné tout en parlant d'Howard et du monde pendant quelques heures. Et puis, le lendemain à 6h du matin, comme il fallait qu'il soit de nouveau sur le plateau de MURDER MYSTERY, il nous a dit "Venez vous installer près du combo. Je veux vous parler entre les prises". Il tournait une scène, et puis il venait nous voir pour nous dire "Vous savez, à la page 53, Howard dit telle ou telle chose", et on lui répondait "Mec, faut que tu retournes sur le plateau pour tourner ta scène !"

Benny : La scène où il explique à Kevin Garnett ce qu'est un "grenat" ["garnet" en anglais, NdT] ? C'est du Sandler pur jus. Ça ne figurait pas dans le scénario.

MZS : J'adore cette scène. C'est Sandler qui en a eu l'idée ?

Josh : Il m'a dit "J'ai vraiment envie de tourner la scène comme ça. J'ai envie de parler du sens de 'garnet' en me référant à la pierre". Je lui ai répondu "Oh, on va trouver le bon moment pour insérer cette scène". C'est alors que la machine Sandler se met en marche : il a une idée formidable et sait exactement à quel moment balancer la vanne ! Quand on faisait des repérages ensemble, il jetait un œil dans le magasin où on était et murmurait "on a besoin de ça". Souvent. Et il a su apporter toutes ces choses dont nous avons besoin pour une scène au moment voulu.

MZS : J'ai souvent entendu parler d'acteurs qui modifiaient le regard qu'un scénariste ou un réalisateur pouvait avoir sur un personnage qu'il a imaginé. C'est ce qui s'est passé sur ce film ?

Benny : Dès le début. La première fois que Sandler a lu le scénario, il s'est dit "ce mec est dingue". Il ne cessait de répéter ça sur Howard : "Ce mec est dingue. J'ai un peu peur de lui". Et je lui disais : "On l'adore. On l'adore. Sandler, on l'adore". Et lui nous répétait : "Vous me dites en permanence que vous adorez ce personnage et moi, de mon côté, je ne suis pas sûr d'aimer ce mec. Il fait pas mal de trucs délirants et je ne suis pas encore certain de l'aimer".

MZS : Est-ce qu'il s'est mis à l'aimer et, si oui, qu'est-ce qui l'en a convaincu ?

Josh : Il a compris qu'Howard permet aux autres de réaliser leurs rêves, qu'il aime faire équipe avec les gens qu'il fréquente. Il est très égalitaire. Pour lui, tout est sur le même plan, ce qui est une conception des choses très libre. Personne n'est en-dessous de lui. Personne n'est au-dessus de lui. À ses yeux, tout le monde est logé à la même enseigne et il arrive à pousser les autres à avoir des idées folles. C'est une forme de mysticisme ancrée dans un contexte capitaliste.

MZS : En parlant de rêves réalisés, c'est moi qui fantasme ou avez-vous réuni des comédiens qu'on n'a jamais vus au cinéma auparavant ?

Josh : Absolument. On travaille avec notre directrice de casting Jennifer Venditti depuis trois films. Avec son équipe, elle sait parfaitement le genre de comédiens qui nous plaisent. Je repère des gens dans la rue, moi aussi. Il m'arrive de tomber sur quelqu'un qui m'intéresse pour un film et de lui dire : "Voilà un numéro de téléphone. Appelez [Jennifer] tout de suite depuis la rue. Maintenant. Appelez-la devant moi".

Et puis, elle réussit à faire quelque chose qui est très difficile à décrire. Ce n'est pas un cours d'art dramatique, d'autant que la plupart de ces gens n'ont jamais joué auparavant. C'est une sorte de cours, mais avec plus d'envergure. C'est une manière charmante d'être initié à une méthode. Et quand ils s'engagent là-dedans, ils se sentent pousser des ailes.

Benny : Ils se sentent en confiance, ils se sentent bien.

MZS : C'est intéressant. Bien entendu, ce type de casting s'inscrit dans la tradition du néoréalisme italien et d'autres cinématographies majeures comme le cinéma iranien. On retrouve un peu de ça aux États-Unis, surtout dans le cinéma indépendant et dans certaines

séries télé tournées en décors naturels comme SUR ÉCOUTE. C'est la tradition du comédien non-professionnel. L'idée qu'on peut apprendre à quelqu'un à être naturel à l'image et qu'il ou elle peut, jusqu'à un certain point, être lui-même ou elle-même.

Benny : C'est notre approche également, y compris avec un second rôle comme le serveur à qui s'adresse Howard dans la scène où il lui demande "Où est-il ?" Avec notre méthode, le casting prend très longtemps. On se retrouvait dans une petite pièce avec tous ces acteurs et on improvisait toutes sortes de scènes avec chacun d'entre eux, qu'il ait trois lignes de dialogue ou trois mille.

Josh : On peut tourner jusqu'à neuf prises pour voir jusqu'où l'acteur peut aller.

MZS : Du coup, certains comédiens du film n'ont pas forcément tous une grande expérience du métier ?

Josh : Bien sûr, les acteurs principaux comme Sandler, Lakeith, Idina Menzel, Eric Bogosian et Judd sont des acteurs aguerris. Mais pour les seconds rôles, non.

MZS : Je me suis posé la question parce que je vis à New York depuis environ 25 ans et que la plupart des comédiens du film ne ressemblent pas à des acteurs hollywoodiens – le genre de personnes qui sont engagés pour des rôles de New-yorkais pour un pilote pour la chaîne CW, qui ont de fausses dents bien blanches et qui ont l'air de faire deux heures de Pilates par jour ! Vos interprètes ont l'air de vrais New-yorkais.

Josh : Oui, et la plupart d'entre eux n'avaient jamais tourné pour le cinéma auparavant. Keith Williams Richards, qui campe Phil, le mec qui gifle Adam Sandler dans la scène d'ouverture, n'avait même jamais envisagé de faire l'acteur.

MZS : Il me fait penser à un ancien flic qui aurait été vigile dans le parking du *Star Ledger* [journal du New Jersey, NdT]. Pas le genre de mec qu'on a envie de faire chier.

Benny : En fait, on n'a pas franchement envie de faire chier [Keith] non plus !

Josh : C'est un héros de la ville de New York. Il s'est rendu sur le site des Twin Towers le 11 septembre après l'attaque pour essayer de dégager les gens des décombres. Il a attrapé un cancer de la gorge à cause de ça.

Benny : D'où la cicatrice sur son cou.

MZS : Hallucinant. Je me suis demandé si c'était du maquillage qui avait été ajouté pour créer une note de mystère.

Josh : Non, c'est sa véritable cicatrice.

MZS : Et les deux mecs qui font une estimation de la bague, ce sont de vrais acteurs ?

Josh : Non, ce sont d'authentiques joaillers.

Benny : Ils sont frères.

Josh : Frères jumeaux.

Benny : Jumeaux !

MZS : Incroyable.

Josh : Et le mec qui se pointe et qui dit "vous me devez de l'argent", devant l'immeuble de la salle des enchères, et qui parle de la fausse Rolex à la fin ? Il s'appelle Mitchell Wening. Il a amené son frère à une audition. On le connaît depuis huit ans.

Benny : On ne se doutait pas...

Josh : ... on ne savait pas que Mitchell avait un frère. Ce mec était au lycée avec notre mère à Long Island. Et il y a un autre type qui était au Studio 54 en même temps que notre mère quand elle avait 17 ans. On fait sans doute quelque chose de bien puisque les planètes semblent étrangement alignées.

MZS : Comment s'est passé le tournage ? Rapide ? Lent ? Complexe ?

Benny : On avait un plan de tournage délirant.

Josh : C'est fou de se dire qu'il a fallu faire attention à ce point aux moindres détails – et aussi à quel point on a laissé le hasard s'en mêler. Par exemple, on n'a jamais fermé une rue à la circulation.

MZS : Comment ça ? Vous avez tourné dans la rue avec des passants qui circulaient librement ?

Benny : Eh oui. On a toujours laissé les rues ouvertes à la circulation quand on tournait.

MZS : Du coup, quand on voit des gens en arrière-plan, ce sont tout simplement des New-yorkais qui passent par là ?

Benny : La moitié d'entre eux sont des figurants.

Josh : La moitié d'entre eux sont des figurants, et l'autre moitié, ce sont simplement des piétons, des gens qui se baladent, qui travaillent et qui passent dans la rue.

Benny : On avait juste installé des panneaux disant "Vous entrez sur un plateau de tournage".

MZS : Et quand Howard atterrit dans la fontaine et que les gens le regardent ? Je m'étais dit que c'étaient des figurants qui étaient censés réagir face à ce qui arrive au personnage, mais vous me confirmez que certains d'entre eux sont de simples New-yorkais en train de se dire "ce ne serait pas Adam Sandler dans la fontaine" ?

Josh : On avait une centaine de figurants ce jour-là. Du coup, on avait une centaine de gens qui jouaient en suivant les consignes, et puis il y en avait d'autres qui se demandaient ce qui se passait...

MZS : Comment faites-vous pour tourner en décors naturels tout en captant des moments sur le vif, sans informer toutes les personnes qui passent dans le secteur que vous tournez un film et en évitant le risque du regard-caméra ?

Josh : Pour MAD LOVE IN NEW YORK, on tournait de très loin la plupart du temps, en faisant parfois des gros plans à deux ou trois pâtés de maison de distance. Notre caméra était donc postée à deux ou trois pâtés de maison de l'action et équipée d'un objectif 3000 mm. Pour la scène de la fontaine, et d'autres tournées dans la rue, on a adopté le même dispositif. Quand on filme comme ça, personne ne se doute qu'il s'agit d'un tournage.

Personne n'a vu nos caméras. Et ils n'auraient pas pu les voir, de toute façon. Elles étaient tellement distantes de la scène et camouflées qu'ils ne pouvaient pas se douter de leur emplacement.

MZS : Encore une fois, c'est très proche de la méthode de Robert Altman, cette idée selon laquelle on suscite des situations où de simples badauds peuvent traverser un plateau et qu'on capte ensuite cette réalité comme s'il s'agissait d'un documentaire.

Benny : CALIFORNIA SPLIT nous a beaucoup inspirés pour ce film.

MZS : Altman avait l'habitude de filmer à plusieurs caméras de nombreuses personnes dans une pièce qui déambulaient ou qui improvisaient en respectant les contraintes de leurs personnages, et qui portaient tous des micros sans fil pour faire en sorte que tout ce qu'ils racontaient était enregistré. Il pouvait même y avoir deux mixeurs son sur le plateau, et aucun des comédiens ne savait si une caméra les filmait, et encore moins si cette scène se retrouverait au montage final.

Josh : C'est ça. C'est ça, le travail de fiction. Mais le cinéma, c'est aussi une forme de captation du réel.

Benny : Ça me fait penser à ce que disait Altman des châteaux de sable. On réunit des gens qui construisent un château géant d'une grande complexité, et puis une vague déferle et balaie le château.

Josh : C'est d'ailleurs ce qui lui a inspiré le nom de sa société : Sandcastle Productions.

Benny : C'est exactement ça. On consacre un temps fou à un film, on réunit tous ces gens, on s'investit à fond en y laissant notre sueur et notre sang, et puis le plan est tourné et disparaît. La mer monte et balaie votre château de sable. Il faut alors tout recommencer. Et on recommence, encore et encore.

DEVANT LA CAMÉRA

ADAM SANDLER est à la fois humoriste, acteur, scénariste, producteur et musicien. Il s'est produit dans le "Saturday Night Live" pendant cinq saisons et a monté la société de production Happy Madison.

Au cinéma, il a inscrit son nom au générique de THE MEYEROWITZ STORIES, MURDER MYSTERY, THE RIDICULOUS 6, THE DO-OVER, SANDY WEXLER, PIXELS, HÔTEL TRANSYLVANIE, FAMILLE RECOMPOSÉE, MARIAGE À LONG ISLAND, COPAINS POUR TOUJOURS et la suite, CRAZY DAD, MI-TEMPS AU MITARD, CLICK : TÉLÉCOMMANDEZ VOTRE VIE, AMOUR ET AMNÉSIE, SELF-CONTROL, ZOOKEEPER, THE WATERBOY, LE MYTHO – JUST GO WITH IT, À CŒUR OUVERT de Mike Binder, SPANGLISH de James L. Brooks, MEN, WOMEN AND CHILDREN de Jason Reitman, THE COBBLER de Tom McCarthy, FUNNY PEOPLE de Judd Apatow, et PUNCH-DRUNK LOVE – IVRE D'AMOUR de Paul Thomas Anderson.

Il a récemment participé à une tournée aux États-Unis et au Canada à guichets fermés. La captation de ces spectacles, "100% Fresh", a été diffusée sur Netflix en octobre 2018 et a marqué le grand retour à la scène de Sandler depuis vingt ans. En mars 2019, Warner Bros a sorti l'album qui s'est classé n°2 des meilleures ventes d'albums de spectacles comiques.

LAKEITH STANFIELD a récemment joué dans SORRY TO BOTHER YOU de Boots Riley, MILLENIUM : CE QUI NE ME TUE PAS, CROWN HEIGHTS, GET OUT, DEATH NOTE, WAR MACHINE, MILES AHEAD, SNOWDEN, N.W.A. – STRAIGHT OUTTA COMPTON, DOPE, SELMA, QUELQU'UN DE BIEN, et STATES OF GRACE qui lui a valu une nomination aux Independent Spirit Awards. Il est à l'affiche de À COUTEAUX TIRÉS.

Côté petit écran, on l'a vu dans la série ATLANTA. Il s'est produit dans le spectacle de danse "Changers" écrit et mis en scène par Spike Jonze. Il est membre du groupe de rap Moors.

Trois fois lauréat de l'Obie et du Drama Desk Award, **ERIC BOGOSIAN** est acteur, scénariste, romancier et historien. Il a été salué pour sa pièce citée au prix Pulitzer "Talk Radio", d'abord montée à Broadway, puis adaptée au cinéma par Oliver Stone.

On l'a vu à la télévision dans SUCCESSION, BILLIONS, NEW YORK SECTION CRIMINELLE, et THE GET DOWN. Au cinéma, il s'est illustré dans REBEL IN THE RYE, CADILLAC RECORDS, IGBY, BLADE: TRINITY, PIÈGE À GRANDE VITESSE, HARRY DANS TOUS SES ÉTATS de Woody Allen,

et SEX & DRUGS& ROCK& ROLL.

Sur scène, il s'est illustré à Broadway dans "Time Stands Still" de Donald Margulies, avec Laura Linney et, off-Broadway, dans "The Last Days of Judas Iscariot", aux côtés de Sam Rockwell, dans une mise en scène de Phillip Seymour Hoffman.

Outre "Talk Radio", Bogosian a écrit plusieurs autres pièces comme "Suburbia", qui a été monté au Lincoln Center et adapté au cinéma par Richard Linklater. Il est l'auteur de quatre romans, dont "Operation Nemesis", paru au printemps 2015.

Originaire du Bronx, **JUDD HIRSCH** a fréquenté l'université CCNY où il s'est spécialisé en physique. Il fait ses débuts sur petit écran dans THE LAW (1974), puis tient le rôle-titre de la série DELVECCHIO (1976-77) et remporte deux Emmy Awards pour TAXI (1978-82).

Il décroche une citation à l'Oscar pour DES GENS COMME LES AUTRES (1980) de Robert Redford. Il obtient deux autres nominations au Tony pour "I'm Not Rappoport" et "Conversations with My Father". Côté télévision, on l'a encore vu dans DETECTIVE IN THE HOUSE (1985), DEAR JOHN (1988-92), qui lui a valu un Golden Globe, NUMB3RS (2005-10) et SUPERIOR DONUTS (2017-18). Au cinéma, il s'est produit dans INDEPENDENCE DAY, UN HOMME D'EXCEPTION et LE CASSE DE CENTRAL PARK. On le retrouvera dans les séries GONE HOLLYWOOD et THE HUNT, avec Al Pacino.

Née en Italie, **JULIA FOX** a grandi à New York. Diplômée de la New School, elle a été une figure majeure de la mode et de la scène new-yorkaise. Elle a récemment écrit et réalisé le court métrage FANTASY GIRLS et a contribué à créer la marque de vêtements pour femmes Franziska Fox. En 2016, sa première exposition de photos "Post Traumatic Stress Disorder" a eu lieu à New York. Puis, un an plus tard, elle a présenté ses tableaux dans l'exposition "R.I.P. Julia Fox". Avec UNCUT GEMS, elle trouve son premier rôle au cinéma.

Champion de la NBA, **KEVIN GARNETT** est l'un des plus grands joueurs de basket-ball de l'histoire. Entrepreneur accompli, il s'est associé avec AND1 et NBA 2K.

Commentateur sportif reconnu dans son pays, il a participé à l'émission "Inside the NBA" et animé "Area 21".

Trois fois lauréat du Grammy Award, **THE WEEKND**, alias Abel Tesfaye, a obtenu trois Grammy Awards et fondé le collectif XO grâce à un partenariat avec Republic Records. À partir de ses premiers enregistrements, qui ont abouti à un double album de platine, The Weeknd a enchaîné avec trois albums et un EP. Il a contribué à la bande-annonce de BLACK PANTHER et à la dernière saison de GAME OF THRONES et obtenu une citation à l'Oscar pour la chanson "Earned It" pour CINQUANTE NUANCES DE GRIS.

Auteur et chanteuse, actrice de cinéma et de télévision, **IDINA MENZEL** se produit également à Broadway et participe à plusieurs causes caritatives. Elle s'impose à Broadway dans "Rent", puis obtient un Tony Award pour "Wicked". Elle s'est encore illustrée dans "If/Then", qui lui a valu une troisième nomination à l'Emmy, "Hair", "Aida on Broadway", "See What I Wanna See" au Public Theater et "Les monologues du vagin".

Elle a prêté sa voix à Elsa dans LA REINE DES NEIGES et la suite et obtenu un Oscar et un Grammy de la meilleure chanson pour "Let It Go". Toujours au cinéma, on l'a vue dans BEACHES, IL ÉTAIT UNE FOIS, RENT de Chris Columbus, et DEMANDE À LA POUSSIÈRE de Robert Towne. Elle a aussi tenu un rôle récurrent dans la série GLEE.

On la retrouvera dans SKINTIGHT de Joshua Harmon. Côté musique, elle a enregistré les albums solo "Still I Can't Be Still" et "Here, I Stand". En 2016, elle a sorti son dernier album "Idina". En 2010, elle a cofondé la Fondation A BroaderWay visant à proposer aux jeunes filles de condition modeste des ateliers artistiques.

Auteur, humoriste et mannequin XXL, **JOSH "THE FAT JEW" OSTROVSKY** est une star du web et des réseaux sociaux où il compte 12 millions de "followers". Fondateur et directeur marketing de Swish Beverages, qui commercialise des vins sur Internet, il a récemment acquis Anheuser-Busch.

Il a participé à des publicités pour des marques importantes.

DERRIÈRE LA CAMÉRA

JOSH SAFDIE (Scénariste/Réalisateur) et **BENNY SAFDIE** (Scénariste/Réalisateur) sont nés à New York où ils ont grandi. Leurs films ont obtenu de nombreux prix dans les festivals où ils ont été présents, qu'il s'agisse du prix FIPRESCI, de l'Independent Spirit Award et du Gotham Award.

Leurs films ont été distribués dans le monde entier et sélectionnés aux festivals de Sundance et SXSW. En 2014, ils ont monté Elara Pictures avec Sebastian Bear-McClard et Ronald Bronstein.

Installé à Brooklyn, **RONALD BRONSTEIN** (Scénariste/Chef-monteur) est à la fois scénariste, monteur et réalisateur et l'un des associés au sein d'Elara Pictures. Après avoir été projectionniste pendant plusieurs années, il a écrit, réalisé et monté son premier long métrage FROWNLAND en 2007. Largement considéré comme une œuvre majeure du cinéma indépendant, FROWNLAND est répertorié dans les collections permanentes du MoMA et du Harvard Film Archive. En 2008, Bronstein a entamé sa collaboration avec les frères Safdie

avec LENNY AND THE KIDS (2009). Bronstein a obtenu le Gotham Award de la meilleure révélation et une citation à l'Independent Spirit Award. Avec Josh et Avec MAD LOVE IN NEW YORK (2014), c'est une tout autre collaboration qu'il débute en participant au scénario avec Josh et au montage avec Benny. Les trois hommes enchaînent avec GOOD TIME en 2017. Pendant l'écriture de UNCUT GEMS, Bronstein a également réuni plusieurs journaux intimes de Robert Crumb, publié sous le titre "Dream Diary".

SCOTT RUDIN (Producteur)

Pour le cinéma : FIRST COW de Kelly Reichardt, L'ÎLE AUX CHIENS de Wes Anderson, EIGHTH GRADE de Bo Burnham, ANNIHILATION d'Alex Garland, THE MEYEROWITZ STORIES de Noah Baumbach, LADY BIRD de Greta Gerwig, FENCES de Denzel Washington, EX MACHINA d'Alex Garland, STEVE JOBS de Danny Boyle, BEST WORST THING THAT COULD HAVE HAPPENED de Lonny Price, TOP FIVE de Chris Rock, WHILE WE'RE YOUNG de Noah Baumbach, GRAND BUDAPEST HOTEL de Wes Anderson, CAPITAINE PHILLIPS de Paul Greengrass, INSIDE LLEWYN DAVIS des frères Coen, FRANCES HA de Noah Baumbach, MOONRISE KINGDOM de Wes Anderson, MILLÉNIUM : LES HOMMES QUI N'AIMAIENT PAS LES FEMMES de David Fincher, EXTRÊMEMENT FORT ET INCROYABLEMENT PRÈS de Stephen Daldry, LE STRATEGUE de Bennet Miller, TRUE GRIT des frères Coen, GREENBERG de Noah Baumbach, THE SOCIAL NETWORK de David Fincher, PAS SI SIMPLE de Nancy Meyers, FANTASTIC MR FOX de Wes Anderson, THERE WILL BE BLOOD de Paul Thomas Anderson, THE QUEEN de Stephen Frears, MARGOT VA AU MARIAGE de Noah Baumbach, À BORD DU DARJEELING LIMITED de Wes Anderson, NO COUNTRY FOR OLD MEN – NON, CE PAYS N'EST PAS POUR LE VIEIL HOMME des frères Coen, CHRONIQUE D'UN SCANDALE de Richard Eyre, IN AND OUT de Frank Oz, L'HEURE MAGIQUE de Robert Benton, THE TRUMAN SHOW de Peter Weir, PRÉJUDICE de Steven Zaillian, SOUTH PARK, LE FILM de Trey Parker, À TOMBEAU OUVERT de Martin Scorsese, SLEEPY HOLLOW de Tim Burton, LES CENDRES D'ANGELA d'Alan Parker, WONDER BOYS de Curtis Hanson, L'ENFER DU DEVOIR de William Friedkin, SHAFT de John Singleton, ZOOLANDER de Ben Stiller, LA FAMILLE TENENBAUM de Wes Anderson, IRIS de Richard Eyre, ORANGE COUNTY de Jake Kasdan, DÉRAPAGES INCONTRÔLÉS de Roger Michell, THE HOURS de Stephen Daldry, ET L'HOMME CRÉA LA FEMME de Frank Oz, UN CRIME DANS LA TÊTE de Jonathan Demme, LE VILLAGE de M. Night Shyamalan, J'ADORE HUCKABEES de David O. Russell, TEAM AMERICA de Trey Parker, LA VIE AQUATIQUE de Wes Anderson, CLOSER, ENTRE ADULTES CONSENTANTS de Mike Nichols, LES DÉSASTREUSES AVENTURES DES ORPHELINS BAUDELAIRE de Brad Silberling, LA COULEUR DU CRIME de Joe Roth, PLAYBOY À SAISIR de Tom Dey, VÉNUS de Roger Michell, LA FAMILLE ADDAMS et LES VALEURS DE LA FAMILLE ADDAMS de Barry Sonnenfeld, SISTER ACT d'Emile Ardolino, JENNIFER 8 de Bruce Robinson, LA FIRME et SABRINA de Sydney Pollack, À LA RECHERCHE DE BOBBY FISCHER de Leslie Harris, UN HOMME PRESQUE PARFAIT de Robert Benton, L'AMOUR EN ÉQUATION de Fred Schepisi, CLUELESS d'Amy Heckerling et LE CLUB DES EX de Hugh Wilson.

Pour le théâtre : "La ménagerie de verre" ; "Hello Dolly" ; "Maison de poupée", "Passion"; "Hamlet"; "Seven Guitars"; "A Funny Thing Happened On The Way to The Forum"; "Skylight"; "Les chaises"; "The Blue Room"; "Closer"; "Amy's View"; "Copenhagen"; "The Designated Mourner"; "The Goat, or Who is Sylvia?"; "Caroline, or Change"; "The Normal Heart"; "Qui a peur de Virginia Woolf ?"; "Doute"; "Faith Healer"; "The History Boys"; "Shining City"; "Stuff Happens"; "The Vertical Hour"; "The Year of Magical Thinking"; "Gypsy"; "Le dieu du carnage"; "Barrières"; "The House of Blue Leaves"; "Jerusalem"; "The Motherf**ker with the Hat"; "The Book of Mormon"; "One Man, Two Guvnors", "Mort d'un commis-voyageur", "The Testament of Mary" et "A Raisin in the Sun".

Pour la télévision : THE NEWSROOM, SILICON VALLEY, FIVE CAME BACK, DIAGNOSIS, JULIO TORRES: MY FAVORITE SHAPES, THE NIGHT OF et WHAT WE DO IN THE SHADOWS.

ELI BUSH (Producteur)

Pour le cinéma : UNCUT GEMS des frères Safdie, 90'S de Jonah Hill, FIRST COW de Kelly Reichardt, EIGHTH GRADE de Bo Burnham, ANNIHILATION d'Alex Garland, THE MEYEROWITZ STORIES de Noah Baumbach, WHILE WE'RE YOUNG de Noah Baumbach, et TOP FIVE de Chris Rock. Producteur exécutif : FENCES de Denzel Washington, STEVE JOBS de Danny Boyle, EX MACHINA d'Alex Garland, et CAPITAINE PHILLIPS de Paul Greengrass. Coproducteur : L'ÎLE AUX CHIENS de Wes Anderson, MISTRESS AMERICA et FRANCES HA de Noah Baumbach, INHERENT VICE de Paul Thomas Anderson, MOONRISE KINGDOM et THE GRAND BUDAPEST HOTEL de Wes Anderson, et MILLENUM : LES HOMMES QUI N'AIMAIENT PAS LES FEMMES de David Fincher.

Pour la télévision : THE NEWSROOM, SILICON VALLEY, FIVE CAME BACK, DIAGNOSIS, JULIO TORRES: MY FAVORITE SHAPES, THE NIGHT OF et WHAT WE DO IN THE SHADOWS.

Pour le théâtre : "Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur", "Hillary and Clinton", "Le Roi Lear", "Le marchand de glace est passé", "Maison de poupée", "The Front Page", "La ménagerie de verre", "Les sorcières de Salem", "Vue du pont", "This Is Our Youth", "La mort d'un commis-voyageur" etc.

Originaire de New York, **SEBASTIAN BEAR-MCCLEARD** (Producteur) a produit MAD LOVE IN NEW YORK et GOOD TIME des frères Safdie et TWO AGAINST NATURE, premier long métrage d'Owen Kline. En 2014, il a cofondé Elara Pictures avec Ronald Bronstein et les frères Safdie.

Né à Téhéran dans une famille franco-iranienne, **DARIUS KHONDJI** (Directeur de la photographie) a grandi à Paris, puis s'est installé aux États-Unis pour intégrer NYU. Il a collaboré avec de grands cinéastes comme Jean-Pierre Jeunet, David Fincher, Bernardo Bertolucci, Alan Parker, Roman Polanski, Sydney Pollack, Woody Allen, Michael Haneke, Wong Kar Wai, James Gray et les frères Safdie.

Avec UNCUT GEMS, c'est la quatrième fois que **SAM LIENCO** (Chef-décorateur) collabore avec les frères Safdie. Il a notamment conçu les décors de BEASTIE BOYS STORY de Spike Jonze, KAJILLIONAIRE de Miranda July, EIGHTH GRADE de Bo Burnham, VOX LUX de Brady Corbet, GOOD TIME des frères Safdie, DEAN de Demetri Martin, EN TOUTE HUMILITÉ de Barry Levinson et FRANCES HA de Noah Baumbach. En outre, il a participé aux premiers courts métrages de Lena Dunham et à son premier long, CREATIVE NONFICTION.

Il est né et à grandi à New York.

MIYAKO BELLIZZI (Chef-Costumière) s'est fait connaître pour sa collaboration à GOOD TIME des frères Safdie. Diplômée du Fashion Institute of Technology, elle a entamé sa carrière dans le milieu de la mode avant de s'orienter vers le cinéma. Elle a collaboré à AS YOU ARE et PATTI CAKE\$.

Musicien, compositeur et producteur cité au Mercury Prize, **DANIEL LOPATIN** (Compositeur) se produit à l'Oneohtrix Point Never, à Brooklyn. Il a composé la partition de GOOD TIME des frères Safdie, présenté au festival de Cannes en compétition officielle où il a reçu le prix de la meilleure bande-originale. Il a également signé les partitions de PARTISAN (2015) et BLING RING (2013) de Sofia Coppola.

Il a enregistré plusieurs albums comme le récent "Age Of", plébiscité par la critique. En 2018, il s'est produit au Park Avenue Armory de New York, au Barbican de Londres et au Walt Disney Concert Hall de Los Angeles pour son concert MYRIAD.

Il s'est vu confier plusieurs commandes par des institutions prestigieuses comme le Park Avenue Armory de New York, le Hammer Museum de Los Angeles, le Holland Festival, la Tate Britain, le MoMA PS1, la galerie Saatchi & Saatchi de Londres et le MoMA. Il a collaboré avec de nombreux artistes comme James Blake, Ishmael Butler, Kelsey Lu, et Iggy Pop. Il a produit Anohni, FKA Twigs, David Byrne et Nine Inch Nails.

LISTE ARTISTIQUE

Howard Ratner

ADAM SANDLER

Julia

JULIA FOX

Dinah

IDINA MENZEL

Demany

LAKEITH STANFIELD

Arno

ERIC BOGOSIAN

Goey

JUDD HIRSCH

LISTE TECHNIQUE

Réalisé par

JOSH & BENNY SAFDIE

Scénario

RONALD BRONSTEIN

JOSH & BENNY SAFDIE

Produit par

SCOTT RUDIN

ELI BUSH

Image

DARIUS KHONDJI

Costumes

MIYAKO BELLIZZI

Montage

RONALD BRONSTEIN

BENNY SAFDIE

Musique

DANIEL LOPATIN

Casting

JENNIFER VENDITTI

FRANCINE MAISLER